

Audierne

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE ST.-HYPPRIEN.

SON ÉGLISE

ET SON ANCIEN MONASTÈRE;

Par M. l'abbé Audierne,

Chevalier de l'Éperon d'or, chanoine de la cathédrale de Périgueux, ancien vicaire général, inspecteur des monumens historiques du département de la Dordogne, correspondant du ministre de l'Intérieur, conservateur des monumens historiques pour la Société française, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, de la Société des Antiquaires de Normandie, de la Société d'Archéologie de Saintes, membre de l'Institut d'Afrique, de la Société générale internationale des Naufrages, membre de l'Institut historique de France, etc.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX



PZ 52

PÉRIGUEUX,

IMPRIMERIE DUPONT, RUE TAILLEFER.

—
1844.

E.P.
PZ 52
1324897

ПОДІЛЛЯНІ

ЧІЛІМІР-2 ЗІ

запасік моз

Літературні жанри моз

запасік моз



ЗАПАСІК-1

Літературні жанри моз

запасік

A Messieurs

**LES MEMBRES DU CONSEIL GÉNÉRAL
DE LA DORDOGNE.**

Messieurs,

Encore une brochure que j'ai l'honneur de vous dédier. Vous daignerez, j'en suis sûr, l'accueillir avec cette même bienveillance que vous avez toujours montrée dans tout ce qui m'était personnel.

Les plus grands intérêts du département sont dans vos mains. Il n'est pas, dans notre province, une prospérité sociale qui ne se rattache à vous, comme les branches tiennent au tronc de l'arbre, comme le ruisseau se lie essentiellement à sa source. Comment alors la science et les arts pourraient-ils vous être étrangers ?

Oui, Messieurs, hommes de mérite et de savoir, vous aimez toujours les travaux de l'intelligence. D'ailleurs, vous l'avez prouvé maintes fois, encouragé même des espérances.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

L'abbé AUDIERNE.

PÉRIGUEUX, le 1^{er} juillet 1844.

Mémoire pour les habitants de
Saint-Cyprien,

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

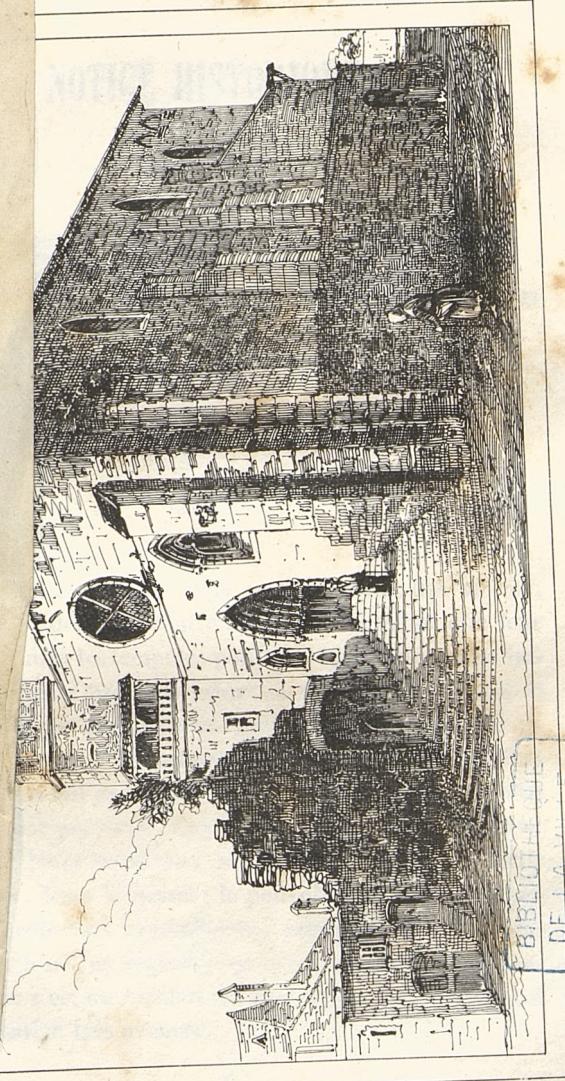
contre les religieux de l'abbaye de
Saint-Cyprien,
et la Dame de Fages.

in folio de 49 pages, — Signé: Bouan,
avocat, et Fauret, procureur.

A Bordeaux, chez Jean Chappuis, imprimeur
libraire sur les fossés de Ville.

L'exemplaire que j'ai vu appartient à
M. Edmond de Labatut; il commence à la page 9,
aussi le titre ci-dessus, quoique exact pour le fond,
doit être inexact quant à la forme.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX



ÉGLISE DE ST. CYPRIEN.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX
Lith. Dupont

156. Nante par Marcheng. de B. aux Seigneur de Fages à
titre d'engagement, dela haute et moyenne justice de St Gervais.

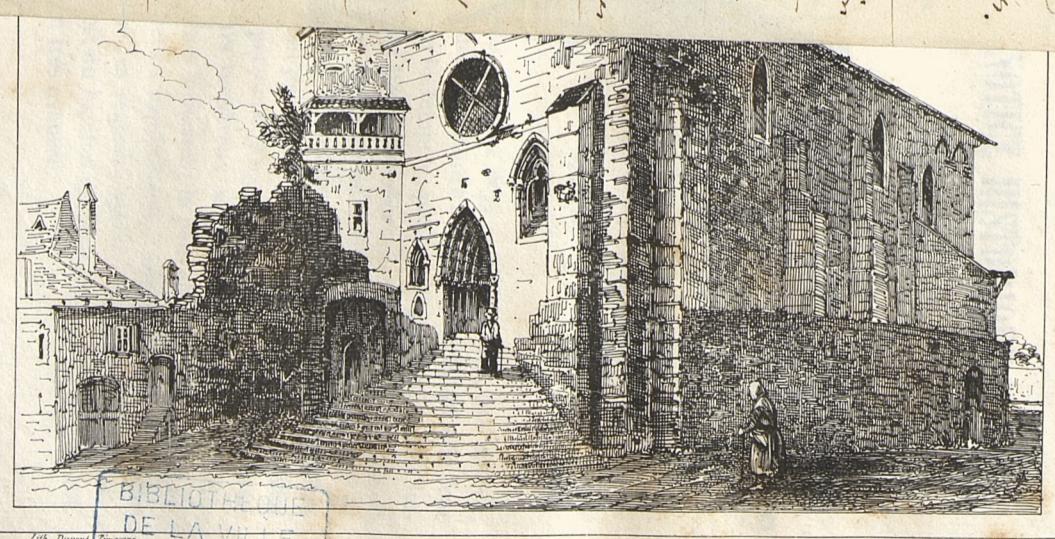
En 1611, le cardinal de Soubise, archevêque de Soissons, ayant obtenu du roi l'permission de rentrer dans la Seigneurie abîmée en rembarquant leurs biens dans le port, forma une action en réclame contre les seigneurs de l'Agus. — Ces derniers, de la part de son Seigneur le cardinal de Soubise, se prononcèrent au conseil qui ordonna que M. d'Agus, rembrouné en prononçant de la hant étrange une justice de ses propres yeux, soit exclu d'Assac.

Le cardinal de Soubise déposa son Comptoir alors à la rive droite du fleuve le 2 octobre 1611.

En 1613, le cardinal venant ^{au même} de nouveau de l'Inquisition de l'Espagne, et portant l'apostolie de l'ordre, pour la somme de 1000 livres, depuis lequel
l'ordre était double de celui de 1567

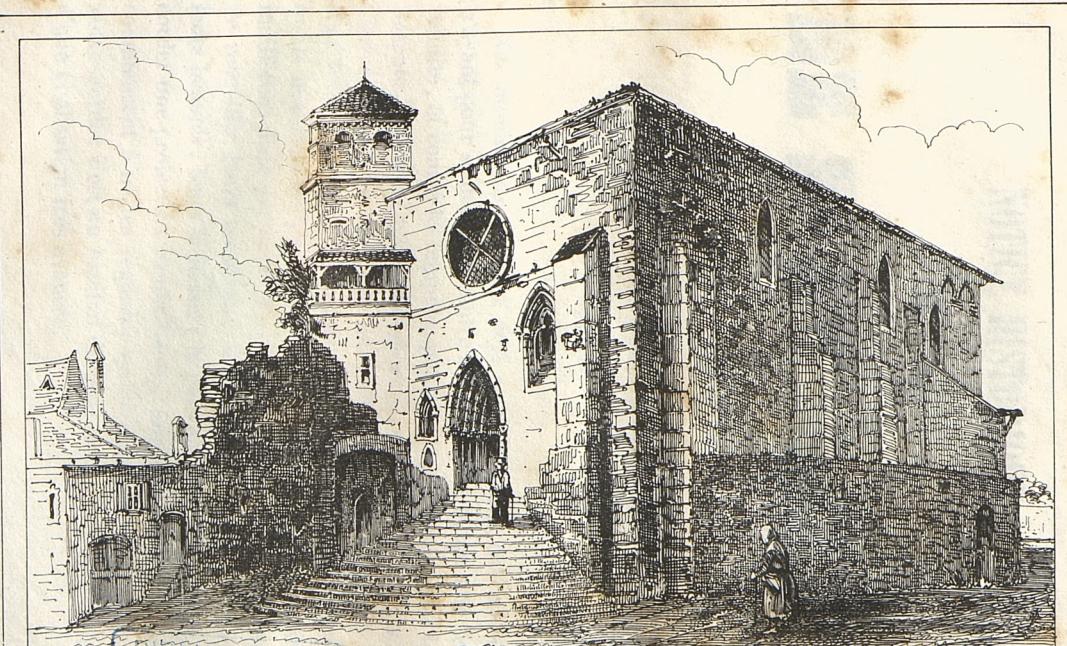
en 1633, les habitants de St. G. apprirent que
les huguenots, et protestants de leur domination,
étaient partis de la commune ! Le protestantisme
fut alors éliminé.

au Maréchal, siège de Béziersque, de traiter avec M. de Lavaudier
as ch. de B. pour le vachat de la terre et la gérance de l'ain - app
les Sénateurs de l'Assemblée instruits de ces demandes refus
- refusent de l'autoriser, contre le habitants de St. Gp, qui portent
plainte à la Cour d'Appel de Béziers, laquelle leur par
vient du 2 juil. 1634, Declarant qu'il devrait être puni à la
requette de M. le Procureur général contre les Sénateurs de l'As.



ÉCLUSE DE ST CYRRIEN

50
M.
Saint-
Cyprien
con-
saint-
Cyprien
M.
un
arrive
A
bibliothèque
Mr. Elmond
aussi le
Doit être



Lith. Dupont Périgueux
BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

ÉGLISE DE ST. CYPRIEN.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE S^T. CYPRIEN,

SON ÉGLISE

ET SON ANCIEN MONASTÈRE.



Nos monumens tombant déjà sous le poids des siècles, n'ayant pour se défendre contre les orages du temps que leur solidité , et contre les tempêtes politiques que leur masse imposante , finiraient par succomber , si la science , les arts et l'autorité ne leur prêtaient un mutuel appui. L'époque de leur délaissement est heureusement passée, l'intérêt général qu'ils inspirent fait présumer qu'à l'avenir ils ne seront plus indifférens pour personne. Aujourd'hui, la science s'empresse de recueillir leurs nombreux souvenirs. L'art fait ressortir leurs beautés , leurs richesses ; le pouvoir veut bien leur accorder une protection bienveillante , salutaire , et les peuples commencent à ne les regarder qu'avec respect. Là est leur sauve-garde ; c'est un bienfait du gouvernement et le résultat d'une civilisation très avancée.

Parmi les monumens dignes de l'attention des hommes éclairés, tous n'ont point, sans doute, la même antiquité; mais les traditions ont aussi leur mérite, et un édifice moins ancien, souvent parce qu'il a éprouvé plus de vicissitudes, n'en est pas moins remarquable sous le rapport historique.

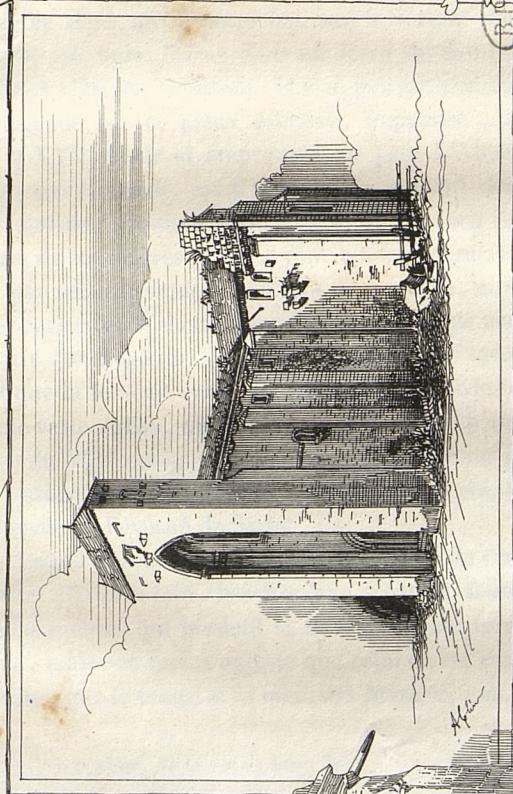
Telle est la condition de l'église de Saint-Cyprien. Très ancienne dans ses fondemens, dans sa façade et dans quelques portions de mur, elle paraîtrait moderne si on ne la considérait que dans son intérieur; ses voûtes, en effet, ne sont que du XVII^e siècle; mais son ensemble rappelle de précieux souvenirs et mérite une étude sérieuse. Nous ferons la description de cette église, après avoir fait connaître son origine.

Dans le VI^e siècle, trois religieux, Amand, Sor et Cyprien, craignant que la vie monastique du couvent de Genouillac, où ils avaient reçu l'habit de moine des mains de l'abbé Sanale, ne fut pas assez retirée, vinrent se fixer dans le Périgord, pour y vivre en solitaires.

Le premier choisit pour sa demeure un lieu désert, presque inaccessible, situé entre deux coteaux escarpés, arides et n'offrant pour toute richesse que les eaux abondantes et limpides du ruisseau *le Coly*. La religion eut bientôt peuplé cette solitude. Des moines y bâtirent un couvent; la piété l'agrandit; la crainte des ennemis le fit fortifier, et à côté s'éleva, dans le XI^e siècle, une église dont le style roman et les décorations sont encore très remarquables.

On raconte que, dans le XIII^e siècle, l'abbé de Cadouin, voulant célébrer avec pompe la fête du Saint-Susire, pria l'abbé de Saint-Amand de lui envoyer tous les religieux dont il pourrait disposer: « Je ne puis vous en envoyer que quatre » cents, répondit cet abbé, les autres se trouvant occupés à faire la moisson. » A ce trait, on voit que le pieux anachorète Saint-Amand était devenu le chef d'une nombreuse colo-

Ouvrages Agricoles et Utiles.



ÉGLISE DE S^T. AMAND.

nie, qui, sans négliger les devoirs de la vie ascétique, se livrait très activement aux travaux de l'agriculture.

Les guerres de la réforme détruisirent le couvent ; mais l'église est restée debout, au milieu d'immenses ruines, pour conserver, ce semble, à cet affreux séjour le nom de son fondateur.

Saint Sor s'établit sur les bords de la Vézère, dans le creux d'un rocher qu'on nomme encore vulgairement la *grotte de saint Sour*. Suivant la tradition, sa dépouille mortelle fut transférée dans un oratoire bâti sur le versant d'un coteau qui prit son nom, *Terra Sour* ou *terre de Saint-Sour*, aujourd'hui ville de Terrasson. Si l'on pouvait s'en rapporter à une légende sur ce pieux solitaire, imprimée à Périgueux dans le XVII^e siècle et empruntée au père L'Abbe (1), nous dirions que Gontran, roi d'Orléans, se sentant dangereusement malade, se rendit auprès de saint Sor pour solliciter le secours de ses prières, et qu'ayant obtenu sa guérison, il fit bâtir par reconnaissance, non loin de la grotte, un hôpital et un monastère qu'il donna à son bienfaiteur ; mais nous n'osons garantir l'authenticité de cette légende ; nous savons seulement que la ferveur convertit plus tard le modeste oratoire en une vaste église, que cette église devint abbatiale vers le milieu du XIII^e siècle, et qu'ayant été détruite en partie par les protestans, elle fut réunie, dans le XVI^e siècle, à la manse épiscopale de l'évêché de Sarlat.

St Amand et saint Sor s'éloignèrent peu l'un de l'autre. Saint Cyprien alla plus loin chercher une solitude ; il vint se fixer dans les rochers qui bordent la Dordogne, site agréable pour la vue, mais non moins agreste que celui de ses compagnons. Sa grotte, que le temps et la main des hommes ont respectée,

(1) Voyez L'Abbe, *de la vie de saint Sor*.

domine au sud-ouest une vaste et riche plaine que les Romains avaient fertilisée. C'est au pied de cet antique ermitage qu'ont été construites successivement les habitations qui forment aujourd'hui la petite ville de St-Cyprien. On prétend que la sainteté de ce pieux solitaire et l'éclat de ses miracles attirèrent auprès de lui une foule de chrétiens, avides de le voir, de l'entendre et de partager son genre de vie. Il utilisa leur bonne volonté en les employant à bâtir un monastère, qu'il ouvrit à tous ceux qui consentirent à devenir ses disciples. Ce serait ici le lieu de rechercher quel fut son pays natal, de dire l'époque précise de son existence. Appartenait-il à la famille des Cypriens d'Afrique? Il est possible que les persécutions de Déce et de Valérien, qui firent périr l'évêque de Carthage, di séminèrent les membres de cette famille, et que plusieurs se réfugièrent dans les Gaules; mais rien de positif n'autorise cette conjecture. A la suite des œuvres de Tertullien, se trouve un poème sur la résurrection des morts qu'on attribue à saint Cyprien. Serait-ce celui de Carthage, serait-ce celui d'Antioche, ou bien notre anachorète? Aucune de ces suppositions n'est probable. Ces pieux pontifes vivaient dans le III^e siècle, et la tradition nous apprend que Cyprien le solitaire ne parut que dans le VI^e siècle. A cette époque, il est vrai, Bordeaux avait pour archevêque un Cyprien, qui assista, sous Clovis, en 511, au célèbre synode d'Orléans; mais jamais on n'a dit que notre ermite ait été archevêque. Nous croyions plus volontiers qu'il était parent de l'illustre Cyprien de Marseille, qu'on fit sortir de son monastère de Lorton pour l'élèver à la dignité d'évêque. Leur conformité de goûts, le même genre de vie, l'époque de leur existence, semblent favoriser ce sentiment. Il se pourrait néanmoins que les saints personnages que nous avons cités portaient un autre nom, et qu'ils ne prirent celui de Cyprien que pour honorer les vertus

de l'évêque de Carthage et pour s'en faire auprès de Dieu un protecteur, un appui. Cet évêque lui-même avait ajouté à son nom de Tascius celui de Cécilius, par attachement pour le prêtre Cécile, qui le convertit. Pourquoi n'aurait-il pas eu des imitateurs, surtout après avoir décrit avec éloquence les périls que l'on court dans le monde, les crimes et les injustices qui s'y commettent, et avoir démontré l'excellence et le bonheur de la retraite et de la solitude ? Il est une tradition qui fait Cyprien natif de l'Auvergne ; nous n'avons aucun document pour la combattre. Ce solitaire voulait vivre dans l'obscurité, ignoré des hommes ; il a atteint son but : il n'est connu que sous le rapport religieux. Voici ce qu'en dit saint Grégoire de Tours dans son livre *De la Gloire des Confesseurs* : « Saint Cyprien, abbé d'un bourg du Périgord, fut un homme d'une sainteté admirable, dont Dieu se servit comme d'un instrument pour faire plusieurs miracles, car il remit souvent des mains faibles et tremblantes. Il fit marcher les paralytiques, rendit la vue aux aveugles et la santé à trois lépreux en les oignant d'huile. Encore à présent, ajoute-t-il, ceux qui visitent son tombeau avec un esprit de piété et de religion ressentent les effets de sa puissance auprès de Dieu par la guérison de leurs maladies. »

Un tel éloge suppose une connaissance parfaite de celui qui en est l'objet. Si saint Cyprien était né en Auvergne, comme l'assurent quelques écrivains, il ne serait pas étonnant que Grégoire, originaire de la même province, l'eût connu particulièrement et qu'il lui eût rendu un si généreux témoignage. Solitaire, Cyprien n'avait pas de plus grands droits que ses compagnons pour figurer seul dans l'histoire de Grégoire de Tours. On ne peut expliquer cette préférence que par un sentiment de patriotisme. Il est probable que Grégoire et Cyprien étaient du même pays et qu'ils furent contemporains.

Trithème p'ace aussi l'abbé Cyprien au nombre des hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît ; mais probablement cet auteur n'a fait cet éloge que sur le témoignage de Grégoire de Tours.

On ne rencontre dans la ville de Saint-Cyprien aucun vestige de monumens des VI^e et VII^e siècles. Les guerres diverses qui, à ces époques, désolèrent l'Aquitaine les auraient-elles détruits ? Nous l'ignorons ; nous savons seulement que les Sarrazins vinrent camper près du château de Baynac, voisin de Saint-Cyprien, et que la montagne qu'ils occupèrent se nomme encore Puy-Sarrazin. Rien ne résistait à ces barbares ; comment un bourg sans défense et un monastère, l'asile de la faiblesse, auraient-ils échappé à leur fureur ? C'est sans doute dans ces temps de calamités et de troubles que fut renversée aussi une habitation romaine, située dans la plaine de la Dordogne, non loin de Saint-Cyprien. A en juger par les mosaïques qu'on y a découvertes, dont le dessein était admirable, par les cimens, les restes de construction et par l'étendue des murs de fondation, cette *villa* devait être importante. D'après sa position, quelques savans ont pensé qu'elle était une station romaine, comme son nom semble l'indiquer, *cum statione* ; mais ses débris sont muets ; on les interroge en vain ; ils ne s'opposent à aucune interprétation.

Le silence de l'histoire sur le monastère de Saint-Cyprien fait supposer qu'il était aussi modeste que son fondateur. Il n'est fait aucune mention de lui parmi les couvens réformés par Benoit d'Aniane, vers l'an 801, et ce ne fut que dans le XII^e siècle, époque de sa filiation à l'abbaye de Chancelade, qu'il sortit de son obscurité. Il éprouva le sort de tous les petits monastères qui étaient sous la dépendance de monastères plus grands : il ne fut appelé dans la suite que prieuré, du nom des clercs qui le gouvernaient. Les auteurs de la *Gallia christiana*

citent plusieurs donations de prieurés en faveur de l'abbaye de Chancelade ; ils ne disent rien de Saint-Cyprien , probablement parce que ce bénéfice avait été uni à la manse des chanoines réguliers de Chancelade , lorsqu'il était encore monastère , et qu'il ne prit le titre de prieuré qu'en vertu des prescriptions du concile de Latran.

Dans le couvent du prieuré conventuel de Saint-Cyprien on comptait un sacriste, un chantre, un aumônier, un gardien clerc ou laïque recevant la moitié de la prébende d'un chanoine , deux chapelains , vingt-deux chanoines résidens ou forains , administrant des cures dont la nomination appartenait au prieur. Telle fut pendant long-temps l'organisation du riche prieuré dont il ne reste plus que les bâtimens. Son dernier titulaire fut Joseph Prunis , né le 16 mai 1742 , à Campagnac , dans le Sarladais. Dévoué à l'étude , cet ecclésiastique avait acquis des talens qu'on récompensa de bonne heure. Avant 1789, il était prieur de Saint-Cyprien , censeur royal et historiographe de la province. Quand vint la révolution , qui changea la position de tous les hommes éminens , il fut nommé maire de la petite ville dont il était le pasteur; plus tard commissaire-général aux archives de la Dordogne , membre de l'administration centrale du département , sous-préfet de Bergerac et enfin membre du corps législatif. Les lettres lui doivent la découverte du voyage de Montaigne en Italie , publié par Querlon. Lui-même publia divers ouvrages : des *Odes sur l'anniversaire de Crébillon*; les *Dangers du luxe*; la *Mort de Louis Racine*; une lettre à M. de Laplace , où il examine qui des deux est le plus grand , ou celui qui expose sa vie pour son ennemi , ou celui qui ne peut survivre à son bienfaiteur ; une seconde lettre à M. D.; une brochure sur les états du Périgord , avec les pièces justificatives et des notes sur l'histoire du Périgord , déposées à la bibliothèque royale

par les soins du vénérable abbé de Lespine. — Joseph Prunis, dont tout le monde admirait l'urbanité, les qualités du cœur et les talents administratifs, mourut à Saint-Cyprien en l'année 1816. Il descendit dans la tombe accompagné de l'estime générale.

Si l'époque à laquelle le prieuré succéda à l'abbaye ne nous est pas positivement connue, du moins une date certaine constate son existence au XIII^e siècle. En effet, nous voyons la signature d'un prieur de Saint-Cyprien dans la transaction passée entre Pierre de Gontaud et Guillaume de Biron, le 4 des calendes de février 1239 (1).

L'église remonte, dans quelques parties de son architecture, à une époque antérieure à la date de cette transaction. Il est vrai que l'édifice primitif n'existe plus en entier; cependant, on reconnaît dans ce qui reste, quelques constructions des XII^e et XIII^e siècles. Nous signalerons ces constructions dans les détails du monument que nous allons décrire tel qu'il est actuellement.

L'église de Saint-Cyprien, bâtie sur le penchant d'un coteau, en suit un peu le mouvement; dix-neuf marches, formant un perron, introduisent dans l'intérieur; trois dans la nef, six dans le chœur et trois dans le sanctuaire. Ainsi a été ménagée la pente rapide du terrain.

Cette église, dont l'orientation est parfaite, a du seuil jusqu'au sanctuaire 43^m 90^c de longueur et 15^m 40^c de largeur entre les murs. Le sanctuaire a 10^m de longueur et 5^m 30^c de largeur. La hauteur du pavé, à l'intrados des voûtes, est de

(1) Ces deux seigneurs étaient en discussion pour le péage de Badefol. L'évêque de Périgueux les concilia et obtint la transaction dont nous parlons. Guillaume de Biron s'engagea de payer à son oncle une rente annuelle de 65 sols. Un chanoine de Périgueux assistait à cet arrangement.

14^{me} 90^e. Sa forme est un parallélogramme. Qu'on ne cherche point à découvrir dans cet édifice les traces d'anciens latéraux que le temps ou les révolutions auraient détruits : il n'y en a jamais eu, et l'on n'a point en cela imité les basiliques, qui ne servirent de modèles que pour les cathédrales.

Six piliers placés à une égale distance, sur toute la longueur de la nef et du chœur, supportant huit arcades et recevant les travées des voûtes, ornent intérieurement les murs latéraux de cette église. Quatre fenêtres de chaque côté y répandaient la lumière.

Sur une tribune en maçonnerie, construite à l'entrée de l'église, sont placés des orgues. Tel est l'ensemble de l'église de Saint-Cyprien.

La façade, que nous divisons en trois parties, soubassement, corps de construction et fronton, n'offre rien de bien curieux ; elle est cependant bizarre ; ses ornemens irréguliers et la différence de style qui les caractérise annoncent qu'elle fut construite à diverses époques. Dans le soubassement se trouve la porte, deux niches, deux chapiteaux incrustés dans le mur, et un léopard en relief dévorant un enfant. Ces détails s'élèvent entre deux contreforts, sur lesquels vient reposer horizontalement une espèce de bandeau.

La porte ogivale est composée de quatre arcades en retrait, reposant sur des colonnettes, dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de lierre. Ces arcades sont entourées, à distance, par une autre arcade feinte qui supporte de chaque côté une tête de femme, dont la chevelure, tressée avec soin, est relevée par derrière.

Cette porte s'ouvre entre deux niches. La niche de droite est composée de deux arcades, à plein cintre, décorées de pointes de diamans et reposant sur des colonnettes. Au fond, est figuré un cintre en trèfle, imitant une auréole. Comme

la porte, les archivoltes sont entourées à distance par un grand arc ogival reposant aussi sur des têtes de femmes. Ce n'est pas la seule bizarrerie. A la naissance de la première arcade de cette niche, l'artiste a mis un bandeau brisé ou bourlet, d'où descendent des dents de loups. Au-dessus de cette niche, est un léopard de grandeur naturelle, dévorant un enfant. L'autre niche, entièrement ogivale, est composée de deux arcades : au fond, est figurée une arcade feinte en trèfle ; au-dessus, sont trois chapiteaux représentant des figures fantastiques. Il est probable que ces bas-reliefs, évidemment plus ou moins anciens, décorent l'église de première fondation, et qu'on ne les fit entrer dans la nouvelle façade que comme un pieux souvenir. Dans les deux niches, à moitié hauteur, on remarque des consoles historiées.

Dans le corps de construction, au-dessus du bandeau, rien ne frappe les regards qu'une rose d'une lourdeur excessive, qui dénote le mauvais goût de son auteur. L'entablement qui sépare cette partie de la façade du fronton ne présente le caractère d'aucun style : il n'y a ni frise ni architrave. Il est composé d'une corniche que ne supportent ni consoles ni modillons. Le fronton triangulaire est construit en pierres lisses ; il est dépourvu de tout ornement et ne fut jamais décoré.

A quelle époque remonte la construction de cette façade ? Il est difficile de répondre positivement à cette question ; les documens qui pourraient nous l'apprendre n'existent plus. Il est certain qu'elle succéda à une église plus ancienne, renversée peut-être par les Sarrazins, les Albigeois ou les Anglais, pendant les guerres d'Aquitaine. Nous la croyons du XIII^e siècle dans son soubassement. Il est possible, cependant, que la niche de droite remonte plus haut et qu'elle appartienne au XII^e. Ses arcades sont en plein cintre et leurs ornemens

caractérisent l'architecture de cette époque ; il est vrai que l'archivolte qui les surmonte est ogivale ; mais elle pourrait leur être postérieure, et, eût-elle été construite dans le même temps, elle ne détruirait point notre opinion. Le mélange de style roman et ogival se rencontre assez communément dans ce siècle ; cette anomalie dans les constructions du XII^e siècle s'offre souvent. Un tombeau érigé, en 1190, à la mémoire de l'évêque Pierre d'Asside, dans l'ancienne cathédrale de Périgueux, nous en offre un exemple frappant. La seconde niche est, sans contredit, moins ancienne d'un siècle. Une particularité semble nous mettre sur la voie de sa construction. Dans le soubassement de la façade de l'église actuelle, au-dessus de la niche à droite, on remarque un léopard dévorant un enfant. Le même emblème se trouve sur la porte de l'église de Vitrac, près de Sarlat, dont la forteresse appartenait autrefois aux Anglais. Il est évident que le clocher de Saint-Cyprien, dont la base sert de sanctuaire, était une tour carrée, anciennement fortifiée, où existent encore plusieurs meurtrières. Le château fort de Domme, voisin de Saint-Cyprien et placé sur la même rivière, était aussi sous la domination anglaise. Pourquoi ce léopard n'indiquerait-il pas que Saint-Cyprien subissait le même joug et que les Anglais y commandaient en maîtres ? Un léopard en relief, de grandeur colossale, sert d'ornement à l'entrée de deux rues de cette ville. Ce symbole britannique, ainsi multiplié, semble confirmer notre opinion, à moins qu'on ne dise qu'il n'est que le souvenir des croisades, et que le prétendu léopard est un lion. Quoiqu'il en soit de ces deux hypothèses, le soubassement de la façade aurait toujours à peu près l'âge que nous lui assignons. Quant à la partie supérieure au soubassement, elle est moderne, ainsi que le fronton. Elle fut construite dans le XVII^e siècle.

Continuons l'étude extérieure de cette église. Treize contre-

forts soutiennent ses murs latéraux. Les six du mur du nord sont cachés par une construction moderne. Une grande arcade à plein cintre et placée dans le mur du sud, aujourd'hui murée, ne laisse aucun doute sur l'existence d'une chapelle qui communiquait avec l'église. La tradition nous apprend que cette chapelle était dédiée à saint Cyprien. Une colonne d'ordre corinthien, encore engagée dans le même mur, à côté de l'arcade, semble n'avoir survécu à la destruction de la chapelle que pour nous fixer à peu près sur l'époque de son origine; nous pensons que cette colonne appartient à un âge antérieur au reste de l'édifice, ainsi qu'une fenêtre à plein cintre et très étroite existant encore dans les mêmes constructions.

Les contreforts ont peu de saillie et paraissent de simples pilastres, destinés à orner plutôt qu'à consolider l'édifice. Il est probable qu'ils ne sont faibles que parce que les pilliers intérieurs sont considérables. Leur épaisseur de dix centimètres suffit, en effet, pour fortifier les murs, qui ne supportent que la charpente.

Le mur du sud, construit sur un terrain plus incliné que celui du nord, a subi plusieurs altérations mal restaurées. Un déblai de terres nouvellement opéré a également compromis ses fondations, et l'angle méridional de la façade est menacé d'une chute prochaine, par suite de l'affaissement du sol. Le mur du nord, bâti dans le XIII^e siècle, est parfaitement conservé. Une porte, pratiquée à l'extrémité pour la sonnerie, est la seule modification qu'il ait subie.

Huit fenêtres introduisaient la lumière dans l'église; les quatre qui l'éclairent aujourd'hui sont étroites, ogivales, et ne présentent d'autres ornemens que de simples moulures. Les quatre qui ont été murées étaient entourées d'un cordon, et leur cintre semble avoir été orné de ramages. Les quatre qui

sont actuellement ouvertes leur sont postérieures ; elles ne remontent qu'au XVI^e siècle.

Le clocher , aujourd'hui lié à l'église , en était primitive-
ment séparé. Le raccord est facile à saisir ; d'ailleurs, l'appa-
reil n'est plus le même dans la construction ; l'épaisseur des
murs de ce monument , ses arcades intérieures et à plein
cintre , son sommet semblable à une terrasse et sa forme
carrée , diffèrent essentiellement du reste de l'église. Cette
construction eut-elle toujours la même destination ? Les meur-
trières qu'on y remarque encore font penser que si elle ser-
vait de clocher, on ne l'utilisa pas moins comme tour de dé-
fense à une époque qui nous est inconnue. Une inscription
gravée sur une pierre qu'on a employée dans le soubasse-
ment, mais en la retournant, nous apprendrait peut-être cette
époque ; malheureusement les lettres sont altérées , et d'ail-
leurs la position de la pierre ne permettrait pas de les dé-
chiffrer. Nous croyons seulement que cette tour carrée appar-
tient au XII^e siècle ; le style de ses fenêtres toutes cintrées ,
une meurtrière circulaire , ornée de pointes de diamans , au-
torisent notre opinion. La toiture établie dans œuvre ne laisse
apercevoir que son sommet. L'escalier qui conduit dans cette
tour est pratiqué dans l'épaisseur du mur du sud ; jadis il
partait de la base ; il ne commence maintenant qu'aux voûtes
de l'église. Tel est l'aspect extérieur de l'église actuelle et du
clocher.

Détaillons maintenant l'intérieur. En entrant dans l'église ,
on passe sous une arcade surbaissée , supportant la tribune
des orgues. Cette tribune n'offre rien de remarquable ; elle
fut construite en 1778, sous l'administration de l'abbé Duclu-
seau , alors prieur de Saint-Cyprien. Cette date est gravée
dans un médaillon sculpté sur la clé de l'arcade. Les orgues
disparurent pendant les orages politiques de 1793. Le zèle du

pasteur actuel, M. l'abbé Picon, et la générosité de ses paroisiens, viennent de les remplacer.

Cette église, assez vaste et assez régulière dans ses proportions, est composée de quatre travées, formées chacune par une voûte d'arête ogivale et barlongue. Les pénétrations des voûtes sont recouvertes d'une nervure à vives arêtes, et les retombées des nervures descendant se perdre au milieu des piliers qui séparent chaque travée. Un cul-de-lampe dissimule le point de rencontre des nervures au sommet de la voûte. Les fenêtres placées au milieu d'arcades feintes n'ont pour ornement, comme à l'extérieur, que de simples moulures.

L'abside de l'église, située sous le clocher, n'offre qu'une voûte d'arête sans nervure et construite en briques.

Dans la première travée, les piliers des angles se font remarquer par une saillie moins grande. L'un des intervalles de ces piliers est occupé par les chaises de la fabrique, et dans l'intervalle de droite on a établi les fonds baptismaux.

Dans la seconde travée, à droite, est un autel dédié au sacré cœur. Cet autel est historique; il rappelle de vives et longues querelles religieuses, que ne ranimera point heureusement l'indifférence de notre époque; il exprime un triomphe, et près de lui repose le cœur de l'un de ses plus vaillans héros. Il fut fondé en 1756 par Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, pendant son exil dans le château de Laroque, où il était né depuis environ un demi-siècle. Cet illustre pontife, toujours grand et généreux dans le commerce de la vie, se montra inflexible dans la défense de la foi jusqu'à son dernier soupir. « Dressez, disait-il un jour, dressez l'échafaud dans ma cour, et j'y monterai pour soutenir mes droits, remplir mes devoirs et obéir à ma conscience. » Son cœur d'où sortirent de si nobles sentimens, renfermé dans une boîte de plomb, repose en paix sous une plaque de marbre noir in-

crustée dans le pilier. Cette plaque, haute de deux mètres cinq centimètres et d'une largeur de quatre-vingt-dix centimètres, est surmontée d'une urne de forme antique. On y lit cette inscription en lettres d'or : *Ici fut déposé, en 1801, le cœur de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, d'après le désir qu'il en avait témoigné lui-même avant sa mort.*

Soustrait par une main amie aux profanations dont l'église génit encore, MM. de Beaumont, ses petits neveux, l'y replacent aujourd'hui pour remplir ses dernières volontés et perpétuer la preuve d'attachement qu'il a voulu donner à son pays et particulièrement à l'église de Saint-Cyprien.

Il a été fortifié par la foi pour rendre gloire à Dieu. Epitre aux Rom. ch. 4.

Ce monument a été placé le 10 juin 1814.

Au-dessous de l'inscription, on a gravé un cœur correspondant au cœur véritable, une balustrade demi-circulaire protège ce précieux monument.

Sous l'arcade de gauche est un autel nouvellement érigé en l'honneur de Sainte-Philomène. Le tableau du rétable représente sainte Quitterie.

Dans la troisième travée, à droite, on a placé un autel dédié à la sainte Vierge. L'autel, le rétable et les boiseries sont admirables de sculptures ; quatre pilastres d'ordre composite soutiennent un entablement du même style.

A gauche est un autel de la Sainte-Epine. Il est orné de quatre colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont pratiquées deux niches occupées par deux statues en bois, représentant saint Augustin et le bienheureux Alain de Solminiac. Au-dessous du rétable, repose sur un socle la statue de la mère du Christ. Les vêtemens de ces saints personnages sont parfaite-

ment ajustés, et dénotent dans l'artiste un talent remarquable.

Entre ces deux dernières travées, et contre le pilier de gauche, on voit une chaire en bois de noyer, bien sculptée. Ses trois faces représentent dans des panneaux les quatre évangélistes avec leurs attributs. Une guirlande de fleurs orne sa base, que termine un cul-de-lampe décoré de feuilles d'achanthe, et dans son ciel on aperçoit des anges jouant au milieu des roses.

La quatrième travée, plus élevée que les autres, forme le chœur. A droite, sont deux rangs de stalles et un confessionnal remarquable par trois bas-reliefs admirables dans leur finesse de sculpture. Ces trois bas-reliefs représentent : 1^o le Christ donnant les clefs à saint Pierre ; 2^o le Christ flagellé ; et 3^o le Christ crucifié ; placés dans le tribunal de réconciliation, ils sont les symboles du pouvoir spirituel, de la pénitence et de la satisfaction. A gauche, est une porte introduisant dans le monastère, et de chaque côté de cette porte sont aussi deux rangs de stalles. On remarque contre les piliers de cette travée deux tableaux représentant saint Cyprien et saint Augustin.

L'abside pratiquée dans la base du clocher est divisée en deux parties inégales. Dans la première est l'autel principal, autour duquel règne un hémicycle décoré de pilastres et de colonnes d'ordre corinthien. Cet autel, construit à la romaine, se détache admirablement sur la boiserie, dont les ornemens sont peints et décorés avec goût. La deuxième partie forme la sacristie, rappelant encore des souvenirs de prospérité. Au-dessus du vestiaire est un Christ s'élevant vers les cieux. A gauche a été ménagé un petit réduit où viennent aboutir les cordes de la sonnerie. C'est par là que la sacristie communique avec l'extérieur.

La charpente du comble de l'église, à deux étages de poin-

çons, est assez bien conservée ; elle ne demande que quelques réparations dans la couverture. C'est par ce comble qu'on arrive dans le clocher, dont les arcades sont à plein cintre. La toiture de ce clocher est faite à l'italienne et met à l'abri des injures du temps la voûte de la sacristie, celle du sanctuaire et deux cloches portant chacune une inscription. Sur la plus grande cloche on lit : † P. R. H. P. S-C. E. R. M. champion de Cicé. Archev. de BX. haut. S. de St-Cyprien. H. et P. D. M. D'ARLOT - m. q. ISE de Taillefer.

Au dépens de la paroisse.

Patron, St Cyprien. Parrain, M^{re} Joseph de Prunis, prieur royal de Saint-Cyprien, censeur royal, historiographe de la province du Périgord.

Marraine, H. et P. Marguerite de Beaumont, comtesse, chanoinesse d'honneur du chapitre noble de l'Argentiére. L'an 1788. N. Martin, fondateur. Sur cette cloche sont trois petits bas-reliefs représentant la sainte Vierge ; un Christ avec Magdalaine et saint Augustin en habit d'évêque.

L'inscription de la petite cloche est en latin ; la voici :

Sumptibus capituli Sti Cypriani ordinis canonicorum regularium. Gubernante Josepho de Prunis, priore regio 1788. Jos. Luc. de ponte d'Albaret, episc. Sarlat.

Aux pieds de cette inscription on remarque un Christ et un évêque.

Une partie de la façade de l'église, les voûtes des quatre travées, le sanctuaire et la sacristie furent construits dans le XVII^e siècle, sous la direction de Jacques Dunoyer, nommé prieur de Saint-Cyprien le 27 août 1685. Un munuscrit du P. Teyssandier, curé de Chancelade, s'exprime ainsi sur le compte de cet ecclésiastique. « Jacques Dunoyer aimait la » vertu, favorisait la science ; il parlait peu, mais il pensait » et écrivait bien. On le regardait à Saint-Cyprien comme le

» père du peuple et le soutien des pauvres. Ses aumônes
» étaient immenses et il était toujours prêt à se prêter au
» besoin du prochain. Sa mémoire sera éternellement en bê-
» nédition sur la terre et dans le ciel. Il mourut à Saint-Cyprien
» en 1715. » Nous publions avec plaisir cet éloge dont l'envie
ne saurait s'irriter ; car si flatter les vivans est un défaut, sou-
vent même une bassesse, louer les morts qui le méritent est
toujours un devoir.

D'après la description que nous avons faite et les détails qui l'accompagnent, il est évident que l'église actuelle de Saint-Cyprien fut presque entièrement restaurée, parce que celle du XIII^e siècle avait été détruite en partie. Le P. Dupuy, dans son ouvrage de *l'Etat de l'église du Périgord*, imprimé en 1620, donne à entendre, par une phrase mystérieuse, que ce temple dut sa destruction à des événemens déplorables. « Aujour-
» d'hui, dit-il, nous lisons dans les ruines de ceste église
» quel a esté autrefois cet édifice basti à l'honneur du sainct ;
» mais ne nous arrestons aux misères de nostre siècle et pas-
» sons au narré des anciens. » La prudente discrétion de cet auteur qui, dans des temps encore difficiles, voulait nous faire connaître la vérité par un langage énigmatique, a été trahie par des documens authentiques. Un acte public du 31 dé-
cembre 1679 nous apprend que, dans nos funestes discussions religieuses, le prieuré et l'église de Saint-Cyprien devinrent la proie des flammes. Le château de Monfort, à peu de dis-
tance de la ville de Saint-Cyprien, appartenait au vicomte de Turenne, grand partisan de la réforme. Ce vaillant capi-
taine avait entraîné dans son parti tous les puissans seigneurs de son voisinage, et ceux qui ne partageaient pas ses senti-
mens, ne voulant point rompre leurs relations avec lui, observaient la neutralité ou se faisaient négociateurs. C'est ainsi que le prieuré de Saint-Cyprien, se trouvant au milieu

du protestantisme, se vit tout à coup entouré d'ennemis. Du château de Berbiguières partaient surtout les ordres de destruction. Déjà une abbaye de filles, située dans la commune de Castel, avait été renversée; le couvent d'Allas n'existant plus, et le monastère de Berbiguières avait été témoin de la mort ou de la dispersion de ses religieux. Comment le prieuré de Saint-Cyprien aurait-il été épargné? Il est vrai que le baron de Beynac le protégeait; mais le fanatisme ne connaît point d'ami, et si les moines, abandonnant leur demeure, purent se retirer avec la vie sauve, leur habitation et tout ce qu'elle renfermait ne leur fut pas moins ravi. Les protestans occupaient déjà le couvent, lorsque Turenne y vint avec toutes ses forces et y assembla, le 29 novembre 1585, tous les seigneurs, les gentilhommes et capitaines de son armée, pour prendre leur avis sur le projet qu'il avait formé d'assiéger Sarlat. « Je nommerai seulement, dit l'auteur de la relation » de ce siège, écrite dans la même année, ceux de ce pays » et des environs qui étaient en cette armée: le vicomte de » Turenne, le vicomte de Gourdon, Salignac deux frères, » Maligny, Saint-Genier, Campaignac de Ruffen, Beaupré, » Bourzolles, Boysse deux frères, Longa de Larmandie, Bon- » neval le père, Chavaignac, Cavignac, Paluel, Lagarrigue » et ses deux neveux, Bastards. Après, vous aviez Clermont » d'Amboise, tous les membres de la compagnie du comte » de Soissons, Montgommery le jeune, Dufaux, maréchal » de camp; L'Isle du Maine, Carbonniers, Daujau, Lacroix, » Rieux, Préau et bon nombre d'autres y étaient accourus, » tous les huguenots de la Gienne, comme aux plus beaux » exploits qu'ils eussent encore entrepris (1). » Tels furent

(1) Relations de deux sièges soutenus par la ville de Sarlat en 1587 et 1632, publiées par M. J.-B. de Lascoix, substitut du procureur-général près la cour royale de Paris, chevalier de la légion-d'honneur, membre du conseil général du département de la Dordogne.

les guerriers qui succédèrent momentanément aux chanoines de Saint-Cyprien. Quelque temps après, le prieuré et l'église n'étaient plus qu'un amas de cendres. L'avènement d'Henri IV au trône de France rétablit la paix et rendit à l'église les biens qu'elle avait perdus. Mais la discipline ecclésiastique avait été énervée par les atteintes qu'elle avait reçues, et longtemps elle s'en ressentit. A de violentes secousses ne succède pas subitement un calme profond; la tempête laisse toujours des ravages après elle. Le prieuré de Saint-Cyprien fut tenu par confidence pendant plusieurs siècles, et les lois ecclésiastiques, malgré leur sagesse, furent impuissantes à réprimer cette transmission qu'elles réprouvaient. Illégitimement possédé, le couvent ne pouvait sortir de ses ruines. L'injustice détruit, rarement elle répare. Voilà pourquoi ce prieuré et l'église, incendiés en 1585, ne furent restaurés que cent ans après, sous Louis XIV et ses successeurs.

Cette église, si ancienne dans son origine et qui se trouvait presque anéantie, sortit alors de ses ruines, et à ses côtés fut bâti un vaste monastère que le temps ni les révolutions n'ont point détruit.

Ce monastère, composé d'un vaste corps de logis et de deux ailes, est placé entre une cour et un jardin; son entrée est à l'est et sa façade à l'ouest; un cloître en faisait le tour.

L'aile du sud est formée par l'église et par un bâtiment qui lui est adossé dans toute sa longueur, pour servir de cloître au rez-de-chaussée et de galerie au premier étage. L'aile du nord n'offre qu'un dortoir très étendu et en tout correspondant à l'église; mais le bâtiment qui devait lui être contigu n'a jamais été construit. On voit encore dans le mur les pierres en saillie destinées à supporter les poutres du plancher de la galerie, et au rez-de-chaussée l'arcade qui devait introduire dans le cloître.

En entrant dans le couvent, on ne découvre point au pre-

mier aspect le plan que les religieux avaient commencé d'exécuter et qu'ils se proposaient de suivre. Un reste de construction du XIII^e siècle le dérobe au contraire, et l'on croirait même que ces constructions n'ont été conservées que pour donner à la cour une forme régulière. C'est une erreur qui se dissipe bientôt à l'examen. Avec la moindre attention, on s'aperçoit que ces constructions sont un hors d'œuvre, qu'elles ne peuvent former une aile régulière, qu'elles empêchent que le corps de logis ne soit au milieu, qu'elles rendent la cour trop étroite, et qu'elles n'ont été momentanément utilisées qu'avec le projet de les renverser lorsque l'aile du nord aurait été entièrement terminée. Mais le temps et les événements marchèrent plus vite que le travaux des religieux, et lorsque la révolution de 1789 arriva, l'exécution du plan du nouveau monastère était inachevée. Cette commotion politique et sociale ne lui a fait subir d'autre changement que celui de ses maîtres. Le monastère, jadis une propriété ecclésiastique, est devenu une possession communale, et s'il fut le sanctuaire de la piété, il est encore aujourd'hui la demeure du pasteur, l'asile des pauvres et le prétoire de la justice.

La pauvreté, ordinairement, énerve le courage, paralyse les efforts, comprime les généreux sentimens, éteint les grandes idées. L'aisance, au contraire, favorise l'industrie, développe les arts, agrandit le commerce, dégage l'homme d'une honteuse dépendance, l'élève le plus souvent à la hauteur de sa fortune et le fait sortir du cercle de l'égoïsme pour répandre autour de lui des biensfaits. Tel est en général le résultat de l'opulence. Elle fut pour le prieuré de Saint-Cyprien une source de prospérité et de grandeur. Ces bâtimens, très modestes d'abord, reçurent un accroissement considérable. Rien ne manquait à cette maison religieuse : caveaux, écuries, pressoir à huile, loge du portier, parloir, salle du chapitre,

salle des conférences , dortoirs , infirmerie , bibliothèque , archives , logement du prieur , appartemens pour les étrangers , réfectoire , cuisine , galeries couvertes , cloîtres , jardin..... tout y annonçait la richesse .

La façade du monastère est belle et imposante . Moderne , puisqu'elle ne remonte , dans sa plus grande partie , qu'au siècle de Louis XIV , on la dirait cependant antique . Noircie par l'influence de l'air , elle offre un aspect sévère ; très élevée , elle domine les édifices voisins et conserve sa supériorité sur tout ce qui l'entoure . Elle présente un développement de 45 mètres de longueur , règne sur une terrasse de 10 mètres de largeur , et domine sur un jardin étendu , fertile et bien cultivé .

Cette façade annonce plusieurs âges dans ses constructions . Une saillie de 38 centimètres , ménagée , ce semble , à dessein , distingue les constructions anciennes de celles qui sont plus modernes . La partie ancienne ne laisse apercevoir aucun ornement . Un bandeau ne vient même pas rompre son uniformité . L'appareil est grand , les fenêtres sont irrégulières , les murs très épais , et , dans l'intérieur , on découvre un petit escalier en spirale , pratiqué dans l'épaisseur du mur de l'est , mais aujourd'hui encombré depuis sa base jusqu'à son sommet . Il est probable que ce corps de bâtiment , dont la forme est carrée , fut jadis une tour semblable au clocher , et qu'on ne songea à l'utiliser pour le monastère qu'après le renversement de son parapet . Nous pensons que ces restes de constructions remontent au XIII^e siècle .

La partie moderne est construite avec art et élégance . Dix-sept portes ou fenêtres la décorent . Elle est horizontalement divisée par un large bandeau à tore et à gorge , sur lequel viennent reposer quatorze arcades , dont les pilastres sont en briques et en pierres de taille , en bossage ou refend , à la flo-

rente. Cette curieuse ordonnance est couronnée par un entablement orné de denticules. Un escalier, en forme de perron, conduit de la terrasse dans le jardin, qu'on dirait suspendu en l'air. Aux pieds, en effet, de ses hautes murailles, relevées en 1713, sont bâties des maisons dont le faîte ne vient pas au niveau du sol de son enceinte.

C'est ici le lieu de parler des prieurs et des abbés qui contribuèrent à l'agrandissement et aux décorations de cet édifice religieux. Nous voudrions pouvoir citer les noms de tous ces hommes de mérite auxquels l'histoire doit un tribut de reconnaissance. Mais malheureusement les événemens les ont effacés avant que le temps ait pu nous les transmettre. Puissent les noms que nous sommes forcés de passer sous silence se retrouver un jour et recevoir la publicité qui leur est due.

Nous citerons Jacques Vitès d'Eymotier, que son habileté dans les affaires et ses connaissances liturgiques firent employer par Alain de Solminiac dans la négociation d'un procès dont plusieurs parlemens eurent à s'occuper. Déjà ce prieur avait été envoyé à Rome pour obtenir du pape l'approbation de la réforme de Chancelade par l'abbé de Solminiac. Ce fut précisément cette réforme qui occasiona ce procès. La réforme du bienheureux Alain consistait en une constitution en dix chapitres, prescrivant ce que devaient faire les religieux et quelle devait être leur manière de vivre et de s'habiller. La vertu du réformateur et l'excellence de la réforme s'étendirent bientôt dans tout le royaume, et plusieurs monastères de France demandèrent à y participer. Alain réforma l'abbaye de La Couronne, en Angoumois, le prieuré de Saint-Gérard de Limoges et l'abbaye de Sablonneaux, en Saintonge. Cette réforme se propageait rapidement, lorsqu'une circonstance imprévue vint la ruiner dès sa naissance. Le

pape Grégoire XV avait donné un rescrit, le 9 avril 1632, au cardinal de Larochefoucauld, abbé de Sainte-Geneviève, pour la réformation des chanoines réguliers de France. Par une sentence du 28 mars 1635, le cardinal obéit au pape et ordonna la réforme en une seule congrégation. Cependant, il excepta les maisons de Chancelade, de La Couronne, de Sablonneaux et de Saint-Gérard, déjà réformées par Alain de Solminiac. Mais la religion du cardinal ayant été surprise, on vit paraître une seconde sentence du 24 décembre 1637, soumettant à la réforme en général les maisons que le cardinal avait exceptées d'abord. De là de grands différens entre Sainte-Geneviève de Paris et Chancelade. Les parlemens de Bordeaux et de Toulouse en retentirent. On en appela au saint-siège; on se pourvut au conseil du roi. Le conseil donna un arrêt le 19 juillet 1647, et Guillaume, cardinal official de Beauvais, commissaire apostolique, nommé, sur l'appel de Chancelade, par Innocent X, par sentence du 5 mai 1647, ordonna que les religieux déjà réformés continueraient à vivre dans l'observance régulière dont ils avaient fait profession sous l'abbé Alain de Solminiac. Quelques religieux de ces communautés voulurent se soustraire à l'autorité légitime de l'abbé de Chancelade. Les chanoines de Sainte-Geneviève en profitèrent et se rendirent maîtres de ces communautés. Alors s'élèverent de nouvelles contestations. Les religieux de Chancelade, Sablonneaux et Cahors s'unirent en congrégation. Cette mesure, loin de mettre fin aux débats, ne fit que les ranimer. Dans ce conflit, le roi donna un arrêt d'expédition et ordonna que les abbayes déjà réformées par Alain de Solminiac continueraient à vivre sous la même réforme. Ainsi se termina ce procès, pour lequel Jacques Vitès fut député plusieurs fois à Paris et dans plusieurs autres villes du royaume. Ce fut à

la suite de ce procès que la réforme s'introduisit dans le prieuré de Saint-Cyprien.

Jean-Antoine Gros de Belair fit construire les dortoirs et les infirmeries de ce prieuré. Ce ne fut point le seul service qu'il rendit à ce couvent. L'ayant sous sa dépendance, comme abbé de Chancelade, il y maintint la discipline. Cet abbé, non moins remarquable par ses vertus que par ses talents, sut se concilier l'estime et l'affection de ses religieux. Sa communauté et la congrégation prévenaient ses désirs. Rarement il eut à leur donner des ordres. Des documens manuscrits sur Chancelade nous apprennent qu'il fut un prédicateur distingué et qu'il prêcha avec succès des stations d'Avent et de Carême à Saint-Astier, à Bergerac, à Périgueux, à Angoulême, à Bordeaux, à Cahors, à Rodez, à Limoges et à Toulouse. Son oncle, l'abbé de Valbrune, connaissant son mérite, l'avait pris pour coadjuteur et ne traitait aucune affaire importante sans l'avoir consulté.

Jean Laschenaud, dont les divers emplois avaient servi à faire ressortir les nombreuses qualités, aussi estimé dans le monde qu'il l'était dans le cloître, continua les réparations du couvent de Saint-Cyprien, et l'abbé Ducluseau, de Saint-Léon, dont la famille retrace les vertus, s'occupa pendant sa longue administration à orner l'intérieur.

L'exemple est entraînant. A l'imitation du prieuré, on vit les habitations s'embellir, et, par leurs dispositions, déceler le bon goût de leurs maîtres. Il faut en convenir, la beauté du pays a pu influer beaucoup sur les mœurs. Les habitudes de la vie et les nobles idées de chevalerie, les affables et généreux sentimens développés, entretenus dans les antiques manoirs, ont dû aussi se propager, se conserver et vivifier les esprits et les cœurs. Qui osera nier l'influence des châteaux de Beynac, de Castelnau, de Fages, des Mirandes, de Laroque,

sur la population qui les entourait? La plupart de ces illustres demeures n'existent plus, il est vrai; mais une seule, restée debout, confirme notre assertion. Où trouver plus de noblesse, de loyauté, de grandeur d'âme, de courage que dans M. Armand de Beaumont, comte de Laroque. Il avait survécu à l'ancienne chevalerie comme un type d'honneur et de gloire. La mort vient de l'enlever récemment à ses nombreux amis.

La ville de St-Cyprien, bâtie en amphithéâtre sur un coteau rapide, dont le sommet est couronné de rochers, n'offre aucune régularité, et son abord est très difficile. Les chemins qui y conduisent sont pierreux, escarpés, sillonnés d'affreux ravins, et malheur aux voyageurs téméraires qui dans la nuit s'y aventureraient sans guides. Ils pourraient errer long-temps sans atteindre le but de leur voyage. La seule route qu'on y remarque est celle de Sarlat; on va, dit-on, en pratiquer un autre qui traversera la ville: c'est un bienfait qui devenait une justice, une nécessité. Mais à mesure qu'on approche de cette ville, un tableau représentant de beaux paysages s'offre aux regards étonnés. On ne comprend pas un changement si subit: on quitte les bois, les coteaux, pour embrasser de l'œil un vaste horizon, une plaine magnifique, où l'on admire la plus riche végétation. Il ne faut plus s'étonner si la ville de Saint-Cyprien s'était fortifiée, entourée de remparts: elle occupe une position qui sera toujours enviée, parce qu'elle ne cessera jamais d'être délicieuse.

Nous avons décrit le couvent de Saint-Cyprien. Il fut fondé par la piété; le temps l'a respecté, et une sage administration l'a utilement employé. Placé au centre d'une ville qui lui doit son existence, il en fera toujours l'ornement, la consolation et la gloire. A toutes les époques, il eut assez d'influence pour se maintenir et se relever de ses ruines; il subsistera long-

5^e Vol^{me}

5^e Livr^{on}

Annales Agricoles et Littéraires.



temps encore, puisque les pauvres le bénissent, qu'une population intelligente, chrétienne le vénère, et que de puissantes familles le soutiennent (1).

Jadis aussi son église eut assez d'importance pour attirer à elle de hauts seigneurs qui cherchaient la paix et le repos : pourrait-elle rester aujourd'hui sans intérêt ? Des familles entières vinrent se réfugier sous son égide protectrice, et multiplièrent les habitations autour d'elle.

Leurs descendants ne montreraient-ils que de l'indifférence ? Non ! Saint-Cyprien a fait beaucoup déjà pour son église, et ses habitans se proposent de faire davantage encore ; mais les ressources ne répondent pas toujours à la bonne volonté, et souvent les meilleures intentions échouent devant l'insuffisance des moyens. Des secours extraordinaires sont urgents pour consolider leur église ; ils ne peuvent les puiser dans leurs propres facultés ; ils les attendent de la bienveillante générosité d'un ministre dont la rigoureuse impartialité, loin de les effrayer, devient au contraire, pour le succès de leur demande, une infaillible garantie (2).

(1) Les familles de Beaumont, de Marqueyssac, de Marzac, etc., ont fondé l'hôpital de Saint-Cyprien et l'entretiennent encore en partie tous les jours.

(2) M. le comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, vient, en effet, de leur accorder une somme de 6,000 fr.



